

NÉCROLOGIE

Jules VUILLEMIN
(1920-2001)

Notre collègue Pierre Bourdieu a commencé sa dernière série de cours dans cette maison par un hommage à Jules Vuillemin, disparu le 16 janvier de cette année. Je ne peux mieux faire, me semble-t-il, que de commencer par vous en citer un extrait : « Je voudrais dédier ce cours à la mémoire de Jules Vuillemin. Peu connu du grand public, il incarnait une grande idée de la philosophie, une idée de la philosophie peut-être un peu trop grande pour notre temps, trop grande en tout cas pour accéder au public qu'il aurait mérité. Si je parle aujourd'hui de lui, c'est parce qu'il a été pour moi un très grand modèle qui m'a permis de continuer à croire dans une philosophie rigoureuse, à un moment où j'avais toutes les raisons de douter, à commencer par celles que me fournissait l'enseignement de la philosophie, tel qu'il était pratiqué¹. » C'est exactement ce que je dirais moi-même si je devais caractériser la position éminente et tout à fait singulière que Vuillemin a occupée dans la philosophie française contemporaine, le rôle déterminant qu'a joué pour certains d'entre nous l'exemple qu'il a donné et l'importance exceptionnelle, même si elle est encore aujourd'hui loin d'être suffisamment reconnue, de l'héritage philosophique qu'il nous a laissé.

Je ne crois pas exagérer en disant que le petit nombre de ceux qui ont fait l'effort de lire et d'écouter Vuillemin a découvert, grâce à lui, une autre façon de pratiquer et d'enseigner la philosophie, à une époque où on pouvait douter sérieusement de la validité, de l'acceptabilité et même souvent de l'intérêt de ce que la discipline avait à proposer. On peut dire de Vuillemin qu'il donnait l'impression de philosopher à un autre niveau, dont aucune des sollicitations qui se sont multipliées dans la période contemporaine pour inciter la philosophie à se mettre un peu plus à la portée du grand public et à privilégier les questions d'actualité par rapport aux questions fondamentales ne l'a jamais persuadé de descendre. Ce sont effectivement des mots comme ceux de « grandeur » et même de « souveraineté » qui viennent à l'esprit quand on essaie de rendre compte de la spécificité de sa démarche et de son style philosophiques.

1. Pierre Bourdieu, *Science de la science et réflexivité*, Cours du Collège de France 2000-2001, Raisons d'agir Éditions, 2001, p. 9.

D'une façon qui est assez proche de celle des Stoïciens, qu'il admirait particulièrement et dont l'exemple l'a accompagné et soutenu dans les derniers mois de sa vie, Vuillemin avait accepté la solitude intellectuelle et morale comme constituant le lot inévitable de l'homme qui est conscient d'avoir à remplir des devoirs supérieurs envers la pensée, avant d'en avoir envers le monde et l'époque qui se trouvent être les siens. Si, comme on peut le penser en effet, il n'a pas eu le public qu'il aurait mérité, c'est avant tout parce qu'il ne croyait pas avoir à s'adapter aux possibilités et aux attentes du public actuel et n'a jamais accepté de faire la moindre concession à l'esprit du temps. Il considérait justement qu'un philosophe a d'autres obligations que celle d'essayer de satisfaire son époque et que l'attitude correcte envers les grands Anciens consiste avant tout à s'imposer des exigences du même genre que les leurs, et non à essayer d'adapter ce qu'ils ont fait au goût des contemporains.

Jules Vuillemin est né le 15 février 1920 à Pierrefontaine-les-Varans, dans le Doubs ; et il est resté toute sa vie fidèle à ce qu'on appelle dans la région le « Haut-Doubs » et à sa Franche-Comté natale, dans laquelle il a choisi de s'établir et de mener une existence campagnarde, consacrée essentiellement à la réflexion et au travail. Vuillemin n'était pas seulement un des intellects les plus brillants de notre époque, mais également une volonté que rien n'arrête et rien ne décourage. Au premier rang des choses que l'on peut admirer chez lui et qui ne sont pas sans rapport avec le mode de vie qu'il avait choisi, il y a une capacité de concentration exceptionnelle, une énergie intellectuelle et une force de travail prodigieuses, une façon de s'attaquer toujours aux choses les plus difficiles et une opiniâtreté en face de la difficulté, dont on trouve peu d'exemples chez les philosophes d'aujourd'hui.

Quand j'ai fait sa connaissance, en 1961, dans un cours qu'il donnait à l'École Normale Supérieure, j'ai découvert que notre proximité n'était pas seulement intellectuelle et philosophique, puisque je suis moi-même originaire d'un endroit qui se situe à une quinzaine de kilomètres de son village natal. Il faisait tout, à l'époque, pour nous persuader d'aller vivre et enseigner en province, et considérait Paris et le milieu intellectuel parisien comme étant à peu de chose près le dernier environnement à choisir pour quelqu'un qui veut faire de la philosophie sérieusement. Il n'était pas du tout impressionné par les bouleversements et les révolutions qui agitaient périodiquement la partie la plus visible et la plus bruyante du monde philosophique ; et il m'a souvent reproché amicalement d'être incapable de prendre les choses avec un peu plus détachement et d'ironie. Lui-même, après avoir été élève de l'École Normale Supérieure de 1939 à 1943, a enseigné la philosophie au lycée Victor-Hugo, à Besançon, en 1943-1944, a été chercheur au CNRS de 1944 à 1950, puis professeur à l'Université de Clermont-Ferrand pendant douze ans, de 1950 à 1962, et enfin professeur au Collège de France, de 1962 à 1990.

Vuillemin est encore aujourd'hui présenté souvent comme étant essentiellement un philosophe de la logique, des mathématiques et des sciences en général, ce

qui produit à peu près inévitablement un effet dissuasif sur le public philosophique ordinaire. Rien n'est cependant plus erroné, puisqu'un simple coup d'œil sur sa bibliographie montre qu'en réalité, parmi tous les philosophes français contemporains, il est probablement l'un des plus complets, en ce sens que son intérêt et ses publications se sont étendus à peu près à toutes les branches et à tous les aspects de la philosophie. Je ne parle pas de ses connaissances en histoire de la philosophie, qui étaient d'une étendue et d'une précision extraordinaires et dépassaient de beaucoup celles d'un bon nombre de spécialistes réputés. Il avait d'ailleurs tendance à se présenter parfois modestement comme un simple historien de la philosophie ou un philosophe de l'histoire de la philosophie, plutôt que comme un philosophe, au sens strict du terme. Le plus remarquable chez lui était sûrement la possession de connaissances techniques très poussées et parfaitement maîtrisées, notamment dans des domaines comme la logique, les mathématiques et la physique, combinée avec une largeur de perspective que l'on ne rencontre pratiquement plus jamais aujourd'hui. Il n'a consenti à sacrifier, en philosophie, ni la prétention à une certaine universalité, qui semble constitutive de la discipline, ni la référence obligée à la longue et prestigieuse tradition dont elle se nourrit, ni l'obligation pour elle de s'appuyer sur des connaissances extraphilosophiques, et en particulier scientifiques, précises et constamment remises à jour. Ceux qui l'on connu de près savent aussi que sa personnalité ne correspondait nullement à l'image simpliste que l'on se fait généralement d'un philosophe d'après le genre de philosophie qu'il pratique, en l'occurrence celle du logicien et du philosophe des sciences épris d'exactitude en toutes choses, austère, rigoriste, intraitable et sans pitié pour les incompetents et les ignorants. Quand on le rencontrait pour la première fois, avec une certaine appréhension et intimidé à la fois par le savoir du maître, qui était chez lui immense, et la hauteur de vue du sage que, à la différence de beaucoup d'autres philosophes, il était réellement, on découvrait avec une certaine surprise un homme étonnamment simple, modeste et facile d'abord, chaleureux, amical, attentionné, compréhensif et plein d'humour.

La bibliographie de Vuillemin comporte une bonne vingtaine de livres et plusieurs centaines d'articles. Ce n'est pas une exagération de dire que non seulement ses ouvrages, mais également ses articles, apportent une contribution qui peut être considérée à chaque fois comme fondamentale et qui se distingue aussi bien par l'importance du contenu que par la perfection de la forme, toujours extrêmement élaborée et soignée. Une des choses qu'il n'appréciait pas du tout dans notre époque, et en particulier dans le genre de productions philosophiques qu'elle favorise et encourage, est la précipitation. Pour lui, qui se présentait volontiers comme un lent, un philosophe ne devait jamais publier que des choses longuement mûries et auxquelles il avait consacré autant de temps que l'importance et la difficulté de la question en exigent.

Comme je l'ai dit, ses productions sont loin de se borner à la logique et à la philosophie des sciences. Elles couvrent à peu près tout le champ de la philoso-

phie, sans oublier les questions morales, religieuses, politiques, juridiques et esthétiques. Un des livres de sa dernière période, dont on peut regretter qu'il ait été aussi peu remarqué, s'intitule *Éléments de poétique* (Vrin, 1991). Même si cela n'est peut-être pas évident au premier abord, l'esthétique a toujours occupé une place très importante dans ses préoccupations ; et c'est un sujet sur lequel il avait également des idées nouvelles et originales à proposer. Malheureusement, comme c'est aussi le cas pour celles qu'il a défendues en philosophie morale, elles ont été la plupart du temps négligées ou ignorées, ce qui n'est probablement pas sans rapport avec le fait qu'il s'imposait, dans le traitement des questions de cette sorte, la même exigence de précision et de rigueur que dans tous ses autres travaux. Aristote dit qu'il ne faut pas chercher à imposer à un sujet un degré plus élevé d'exactitude que celui qu'il est en mesure de supporter. Personne n'était capable, comme Vuillemin, de viser et d'atteindre le maximum d'exactitude qui est compatible à chaque fois avec la nature du sujet traité.

Bien qu'il ait été élève de Bachelard et de Cavailles, leur influence n'a, comme il l'a souligné lui-même, agi sur lui que de façon retardée. Dans les années de l'après-guerre, ses recherches et ses travaux ont été marqués, comme c'était le cas pour la plupart des philosophes français à l'époque, par le rapport à la phénoménologie et à l'existentialisme. Il a même, à la demande de Merleau-Ponty, dont il était proche, accepté pendant un temps d'écrire des comptes rendus de livres pour les *Temps Modernes*. C'est à cette période-là qu'appartiennent ses trois premiers livres, *Le Sens du destin*, en collaboration avec Louis Guillermit (1948), *Essai sur la signification de la mort* (1949), et *L'Être et le travail* (1949). Les deux ouvrages qu'il a publiés ensuite, *L'Héritage kantien et la révolution copernicienne* (1954) et *Physique et métaphysiques kantienne*s (1955), correspondent à ce que l'on peut appeler, avec certaines précautions, sa période kantienne. Mais, bien qu'il se soit orienté ensuite vers d'autres choses, on peut dire que sa philosophie a toujours entretenu un rapport intime et privilégié avec l'œuvre de Kant, dont il a renouvelé de façon profonde et décisive l'interprétation. Son livre de 1994, *L'intuitionnisme kantien*, peut être vu comme une sorte de bilan de la relation critique qu'il a eue, d'un bout à l'autre de son itinéraire philosophique, avec le kantisme.

Le Vuillemin que j'ai connu au début des années soixante est celui qui avait commencé à tirer la leçon de deux découvertes majeures qui ont joué un rôle déterminant dans la suite de son évolution philosophique. La première est celle de l'importance fondamentale de la logique et de la science pour la philosophie, ce qui, à ses yeux, n'a cependant jamais signifié que la philosophie pouvait rêver de devenir elle-même scientifique et encore moins que la logique ou les sciences pouvaient remplacer la philosophie. Comme son collègue et ami Granger, Vuillemin était convaincu que le divorce qui s'est produit à un moment donné entre la philosophie et les sciences a été une catastrophe pour la première et que notre époque, qui pourrait être appelée l'« âge de la science », n'a pas le genre de philosophie et de philosophes qu'elle mériterait. Cette prise de conscience a

abouti notamment à la publication de *Mathématiques et métaphysiques chez Descartes* en 1960, du tome 1 de *La philosophie de l'algèbre* en 1962, de *De la Logique à la théologie, Cinq études sur Aristote*, en 1967, et des *Leçons sur la première philosophie de Russell*, en 1968. Mais une autre découverte qui a eu au même moment un effet décisif est celle de la supériorité de l'approche systématique ou structurale en histoire de philosophie, telle qu'elle était illustrée par les travaux de Martial Guéroult, dont Vuillemin s'est toujours considéré comme l'héritier et le disciple et que, dans ses moments de pessimisme, qui étaient fréquents, il avait tendance à présenter comme le dernier des grands historiens de la philosophie français. Une des idées centrales qui ont inspiré à partir de ce moment-là toute sa production philosophique a été celle de la constitution d'une sorte de typologie des systèmes philosophiques, qui aurait pour fonction de déterminer *a priori* ce que l'on peut appeler l'espace des options et des réponses possibles pour une question philosophique.

Cette façon de considérer le problème entraîne avec elle deux conséquences importantes. La première est que la nouveauté réelle en philosophie ne peut consister que dans la reformulation et la réactualisation d'un type particulier de réponse qui, dans son principe, était déjà donné au départ. C'est une des choses qui distinguent fondamentalement le cas de la philosophie de celui des sciences, dans lesquelles la nouveauté peut prendre la forme de l'invention de théories inédites, capables de supplanter une fois pour toutes celles qui ont précédé. La deuxième conséquence est que la pluralité irréductible et inéliminable des réponses est inscrite dans l'essence même de la philosophie. La possibilité de donner une réponse est subordonnée à un choix, qui doit, autant que possible, être assumé clairement et qui présente toujours à la fois des avantages et des inconvénients. Contrairement à ce que l'on aimerait croire, il n'existe pas de méthode complètement rationnelle qui permettrait de départager les philosophies en compétition. C'est une des choses qui ont contribué à éloigner Vuillemin de Kant et de tous les philosophes qui ont continué, comme lui, à penser qu'un problème philosophique devait avoir une réponse unique et déterminée. Beaucoup de gens ont cru à tort, sur la base d'une lecture superficielle et souvent d'une simple impression, que Vuillemin défendait une conception particulière, à leurs yeux dogmatique, autoritaire et scientiste, de ce que doit être la réponse à un problème philosophique. C'est presque exactement le contraire de cela qui est vrai, même si Vuillemin était sûrement peu impressionné et la plupart du temps exaspéré par ce que Russell appelle « les méthodes littéraires de ceux qui copient les Anciens en tout excepté leurs mérites » et, du même coup, par une bonne partie de ce que produit la philosophie contemporaine. Une des choses qu'il reprochait à la plupart des entreprises philosophiques actuelles était justement de ne pas prendre suffisamment au sérieux la nécessité de ce qu'il appelle le « pluralisme critique » en philosophie.

La métathéorie systématique des systèmes philosophiques possibles et de leur répartition en un nombre fini de classes a été exposée dans un ouvrage paru en

1986 en anglais, *What are Philosophical Systems ?* Vuillemin l'avait auparavant appliquée au cas de la philosophie pratique, à partir d'une analyse de l'argument fameux de Diodore, qu'on a pris l'habitude d'appeler « Le Dominateur », dans ce qui reste, à mon sens, un de ses livres les plus impressionnants du point de vue de l'érudition, de la maîtrise technique et de la profondeur philosophique : *Nécessité ou contingence. L'aporie de Diodore et les systèmes philosophiques* (1984). À la liste des livres parus de son vivant et dont je n'ai mentionné qu'une partie, il faut ajouter un ouvrage posthume, *Mathématiques pythagoriciennes et platoniciennes. Recueil d'études*, publié cette année par les soins de R. Rashed, dans lequel il revient sur une question centrale qui l'a occupé pendant près de quarante ans, à savoir celle du rôle que les mathématiques ont joué dans la genèse de la philosophie platonicienne et celle, plus générale, des liens qui ont existé, du point de vue historique et conceptuel, entre les mathématiques, la philosophie théorique et la philosophie tout court.

Vuillemin est, comme je l'ai dit, l'auteur d'un *Essai sur la signification de la mort*. J'ai souvent pensé que c'était le genre de livre que l'on ne peut écrire que quand on est encore jeune. J'aime à croire, cependant, qu'il a été donné à Vuillemin de réussir à trouver au moins un commencement de réponse à cette question à l'approche de sa propre mort. La femme de Paul Valéry, au dernier stade de la maladie du poète, a dit à Henri Mondor : « Je suis tout à fait rassurée. Dieu le reconnaîtra. Il a tant travaillé chaque jour. » C'est exactement dans ces termes que je pense, depuis sa mort, au maître et à l'ami qu'a été pour moi Vuillemin, à la quantité et à la qualité du travail qu'il a accompli et à ce qu'une vie comme la sienne comporte de signification impérissable. Je ne sais pas si Dieu l'a reconnu, comme il le méritait ; mais je suis sûr que les vrais philosophes d'aujourd'hui et ceux de demain n'auront aucun mal à le faire.

Jacques BOUVERESSE